

— Quoi de plus seul qu'un mort... murmura-t-il. Mais quoi de plus tolérant? Quoi de plus stable... hein, monsieur Brul, et quoi de plus aimable? Quoi de plus adapté à sa fonction... de plus libre de toute inquiétude?

Il s'arrêta, se leva.

— On se débarrasse de ce qui vous gêne, premier point, dit-il et on en fait un cadavre. Donc quelque chose de parfait, car rien n'est plus parfait, plus achevé qu'un cadavre. Ça, c'est une opération fructueuse. Un coup double.

Wolf marchait, et le soleil avait disparu. Une brume lente venait du sol et traînait en nappes grises. Bientôt, il ne vit plus ses pieds. Il sentit que le sol durcissait et foula le roc sec.

— Un mort, continuait Wolf, c'est bien. C'est complet. Ça n'a pas de mémoire. C'est terminé. On n'est pas complet quand on n'est pas mort.

Il sentit que le sol montait en pente raide. Le vent se levait qui dissipa la brume. Wolf, courbé en deux, lutta et grimpait, s'aidant maintenant de ses mains pour progresser. Il faisait sombre, mais il distingua, au-dessus de lui, une muraille de rocher presque à pic où s'attachaient des végétations rampantes.

— Bien entendu, il suffirait d'attendre pour oublier, dit Wolf. On y arriverait aussi. Mais là comme pour le reste... il y a des gens qui ont du mal à attendre.

Il était presque collé à la paroi verticale et s'élevait lentement. Un de ses ongles se coinça dans une fente de la pierre. D'un coup sec, il retira sa main. Son doigt se mit à saigner et le sang battait dedans, précipité.

— Et quand on a du mal à attendre, dit Wolf et quand on se gêne soi-même, on a le motif et l'excuse – et si on se débarrasse alors de ce qui vous gêne... de soi-même... on touche à la perfection. Un cercle qui se ferme.

Ses muscles se contractaient dans des efforts insensés et il montait toujours, collé au mur comme une mouche. Des plantes aux griffes acérées déchiraient son corps en mille endroits. Le souffle court, épuisé, Wolf s'approchait de la crête.

— Un feu de genévrier... dans une cheminée de briques pâles... dit-il encore.

À ce moment, il atteignit le sommet de la paroi rocheuse et, comme dans un rêve, il sentit sous ses doigts, le froid de la cage d'acier, et sur sa figure, la gifle du vent de face. Nu dans l'air gelé, il tremblait et claquait des dents. Sous une rafale plus violente, il faillit lâcher prise.

— Quand je voudrai... grogna-t-il, les dents serrées. J'ai toujours pu résister à mes désirs...

Il ouvrit les mains, sa figure se décontracta et ses muscles se détendirent.

— Mais je meurs de les avoir épuisés...

Le vent l'arracha de la cage et son corps tourbillonna dans l'air.

CHAPITRE XXXIV

— Alors, dit Lil, on les fait ces valises?

— On les fait, répondit Folavril.

Elles étaient assises sur le lit dans la chambre de Lil. Elles avaient la figure fatiguée. Toutes les deux.

— Et puis, plus d'hommes sérieux, dit Folavril.

— Non, dit Lil. Rien que des affreux coureurs. Des qui dansent, qui s'habillent bien, qui soient bien rasés et qui aient des chaussettes en soie rose.

— Ou en soie verte, pour moi, dit Folavril.

— Et des voitures de vingt-cinq mètres de long, dit Lil.

— Oui, dit Folavril. Et on les fera ramper.

— Sur les genoux. Et à plat ventre. Et ils nous paieront des visons, des dentelles, des bijoux et des femmes de ménage.

— Avec des tabliers d'organdi.

— Et on ne les aimera pas, dit Lil. Et on leur en fera voir. Et on ne leur demandera jamais d'où vient leur argent.

— Et s'ils sont intelligents, dit Folavril, on les plaque.

— Ça va être merveilleux, admira Lil.

Elle se leva et sortit quelques instants. Puis elle revint, traînant deux énormes valises.

— Voilà, dit-elle. Une pour chacune.

— Jamais je ne pourrai la remplir, assura Folavril.

— Moi non plus, admit Lil, mais ça a plus de façade. Et puis ça sera moins lourd à porter.

— Et Wolf, demanda soudain Folavril.

— Voilà deux jours qu'il est parti, dit Lil très calme. Il ne reviendra pas. D'ailleurs on n'a plus besoin de lui.

— Mon rêve, dit Folavril en réfléchissant, mon rêve ça serait d'épouser un pédéraste avec plein d'argent.

CHAPITRE XXXV

Le soleil était déjà haut lorsque Lil et Folavril sortirent de la maison. Elles étaient toutes les deux très bien habillées. Peut-être un peu voyantes, mais avec du goût. Finalement elles avaient laissé les valises trop lourdes dans la chambre de Lil. On les ferait prendre.

Lil avait une robe de lainage pervenche qui moulait étroitement son buste et ses hanches; une longue fente s'ouvrait sur le côté et laissait apercevoir ses bas gris fumée. De petits souliers bleus à gros nœuds de ruban, un grand sac de daim de couleur assortie et une aigrette mêlée à ses cheveux blonds complétaient sa toilette. Folavril portait un tailleur noir très strict et un chemisier à jabot mousseux, avec de longs gants noirs et un chapeau noir et blanc. On avait du mal à ne pas les remarquer; mais sur le Carré, il n'y avait personne que la machine, sinistre dans le ciel vide.

Elles passèrent à côté, par un reste de curiosité. La fosse qui avait reçu les souvenirs béait, obscure, et en se penchant, elles virent qu'un liquide sombre l'emplissait presque maintenant. On commençait à distinguer sur le métal des montants, des traces de corrosion, étrangement profondes. L'herbe rouge commençait à repousser partout où Wolf et Lazuli avaient dégagé le terrain pour installer les appareils.

— Ça ne tiendra pas longtemps, dit Folavril.

— Non, dit Lil. Encore une chose qu'il aura ratée.

— Il est peut-être arrivé à ce qu'il voulait, observa Folavril, absente.

— Oui, dit Lil distraitement. Peut-être. Allons-nous-en.

Elles reprirent leur route.

— On va aller au spectacle, sitôt qu'on sera arrivées, dit Lil.

Il y a des mois que je ne suis pas sortie.

— Oh! oui, dit Folavril. J'en ai tellement envie. Et puis on se cherchera un joli appartement.

— Dieu! dit Lil. Comment a-t-on pu vivre si longtemps avec des hommes.

— C'est de la folie, approuva Folavril.

Leurs petits talons claquèrent sur la route lorsqu'elles franchirent le mur du carré. Le vaste quadrilatère demeurait désert, et la grande machine d'acier se décomposait doucement au gré des orages du ciel. À quelques centaines de pas, vers l'ouest, le corps de Wolf, nu, presque intact, gisait la face tournée vers le soleil. Sa tête, pliée contre son épaule à un angle peu vraisemblable, paraissait indépendante de son corps.

Rien n'avait pu rester dans ses yeux grands ouverts. Ils étaient vides.

L'Herbe rouge,
roman de Boris Vian (1920-1959),
a été publié à Paris en juin 1950
par l'éditeur Toutain.

ISBN : 978-2-89816-876-5

© Vertiges éditeur, 2022

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2022

– 1877^e lecturriel –

Lecturiels

www.lecturiels.org